

Jon Michelet

LA FEMME
CONGELÉE

R O M A N

*Traduit du norvégien
par Éric Eydoux*

Presses universitaires de Caen

TEXTE INTÉGRAL

TITRE ORIGINAL

Den frosne kvinnen

ÉDITEUR ORIGINAL

Forlaget Oktober A/S, 2001

© Forlaget Oktober A/S, 2001

ISBN 978-2-7578-2616-4

(ISBN 978-2-84133-371-4, 1^{re} publication)

© Presses universitaires de Caen, 2011

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

1

– Dites-moi, Thygesen, qu’avez-vous fait après l’avoir découverte ? demande Stribolt.

Vilhelm Thygesen ne répond pas. Il regarde ailleurs, derrière Stribolt, lequel s’impatiente et réitère un peu différemment sa question :

– Comment avez-vous réagi devant ce cadavre, cette femme congelée ?

– Il y a une dame qui voudrait entrer, dit Thygesen en pointant son tuyau de pipe vers l’endroit qu’il est en train de fixer.

Se retournant sur son sofa de cuir, Stribolt aperçoit Vaage. Celle-ci est devant la véranda et s’escrime à ouvrir la porte qui mène à la pièce dont Thygesen a fait à la fois son salon et son bureau. Le soleil bas de la mi-journée, la deuxième journée de février, un vendredi, fait étinceler les fleurs de givre qui sont écloses sur les vitres. Traversant obliquement les fenêtres de la vaste maison en rondins, la lumière réchauffe les murs tendus de jute, se réfléchit dans les caractères dorés des recueils de loi et autres dos de livres qui garnissent les rayons, et donne corps aux volutes de fumée libérées par la pipe.

Thygesen se lève et se dirige vers la porte.

– Elle n’est pas verrouillée, dit-il, tout juste un peu cabocharde.

La situation a quelque chose d'irréel dont Stribolt peine à s'accommoder. Il se trouve en service commandé dans la maison d'un homme pour qui, croyait-il, le soleil avait depuis longtemps cessé de briller. Une ténébreuse légende qui s'avère être une légende bien vivante.

Thygesen boite légèrement. À voir osciller sa queue-de-cheval, on le prendrait pour un vieux hippie. Néanmoins, cette coiffure jure quelque peu avec son costume gris anthracite de coupe italienne, avec sa chemise blanche et sa cravate en soie identiquement blanche, mais striée d'un gris un peu trop bien assorti à la couleur de ses cheveux.

Stribolt imagine difficilement que Thygesen puisse tous les jours s'astreindre à dompter ainsi sa tignasse et s'habiller à la mode. Il s'était attendu à le voir surgir en débraillé. En quittant le bureau, il avait cru qu'il tomberait sur une épave, un naufragé sur l'océan de la vie.

Sur le bloc-notes qu'il a posé sur la table du salon il écrit : « T. s'est mis sur son trente et un exprès pour nous. »

Thygesen tourne la poignée, puis donne un violent coup de pied dans la porte.

Un souffle glacé arrive de la véranda. Dehors, il fait un froid de loup. Moins dix-huit. La frange brune de Vaage est couverte de givre et ses joues sont devenues rubicondes. Elle paraît encore plus fraîche que d'habitude, songe Stribolt. Chaque fois qu'il fait équipe avec elle, il se dit qu'il ferait bien de se faire couper les cheveux aussi court, de se remettre au squash et de veiller un peu plus sur sa forme et sa mise. La dernière fois qu'il était allé en ville, il avait entendu une greluce malintentionnée le comparer à un bouddha qui,

s'étant affublé d'une perruque de Beatles, l'aurait laissée retomber sur sa nuque. C'est le genre de propos que l'on entend couramment au bar *Le Bouddha*. Pour autant, il avait accusé le coup et avait été exaspéré par cette clientèle de branleurs, ces bandes de jeunes loups gonflés aux stéroïdes. Et maintenant, ce qui l'exaspère, c'est de constater que Vaage porte le même blouson que lui, un blouson de pilote tout luisant. Ils sont en civil et ont pourtant l'air d'être en uniforme, mais pas de flic.

– Comme des chauffeurs de taxi, grommelle Stribolt.

Vaage retire ses gants, serre la main de Thygesen et se présente.

– Moi aussi j'appartiens à la brigade criminelle, dit-elle. Inspecteur principal, comme mon collègue Stribolt.

– Un café ? demande Thygesen. J'en ai mis à chauffer.

– Non merci, dit Vaage.

Stribolt accepte.

Pendant que Thygesen s'éclipse, Vaage se met à examiner la pièce d'un air manifestement réprobateur. Peut-être est-elle outrée de voir les bûches brûler si insolemment dans la cheminée, alors qu'au milieu du jardin quelque peu négligé une femme plus que froide est allongée sous une bâche.

– Et moi qui croyais que ce Thygesen était un pauvre bougre, murmure Vaage. Qu'il avait touché le fond. Condamné pour meurtre dans les années soixante-dix, petit escroc dans les années quatre-vingt-dix. Des années à se soûler et faire l'idiot. Et le voilà maintenant qui ressurgit habillé comme un prince, en

train de se prélasser dans ce taudis de plusieurs millions dans le plus beau quartier de la capitale.

– Ce n'est qu'un château branlant, dit Stribolt.

– Non mais, tu ne te rends pas compte de ce qu'elle vaut, cette maison, rien que le terrain déjà ! Avec tout ce qu'il a, je ne comprends pas qu'il en soit encore à arnaquer des petites vieilles sans le sou.

– Il faut se méfier des rumeurs, dit Stribolt en se levant pour baisser le son de la stéréo qui fait entendre un CD de jazz, peut-être du Miles Davis. Nos collègues des affaires criminelles ne sont pas vraiment à jour. Faute de preuves, les deux plaintes pour escroquerie déposées contre Thygesen ont débouché sur des non-lieux.

– Oui, mais dehors, c'est à un meurtre que nous sommes confrontés, dit Vaage. *Meurtre avec préméditation*, irai-je jusqu'à dire. La malheureuse fille a été démolie dans les règles de l'art.

Vaage se met à fureter un peu partout et, arrivée à l'une des fenêtres donnant sur le jardin, tombe en arrêt devant le vert transparent d'un nouveau Mac qui trône sur une table. Tout à côté se trouve un épais volume qui retient son attention.

– Thygesen serait-il membre d'une de ces sinistres sectes ? s'enquiert-elle en soulevant le livre.

Sur la couverture, on peut lire *Leuchtthurm*, « Le Phare », en grosses lettres.

– Je crois que c'est un catalogue de timbres, dit Stribolt en s'efforçant de ne pas avoir l'air trop sarcastique. Jamais il n'a pu se faire à la brusquerie de sa collègue et il a toujours autant de mal à supporter la lourdeur de ses réactions. Il la sait aussi changeante que la météo sur la côte de son enfance.

– Ah bon, je me disais que c'était peut-être lié aux

sectes, dit Vaage. Il y a bien une revue qui s'appelle *La Tour de garde*. La ressemblance ne t'a pas frappé, petit malin ?

Stribolt n'a pas le temps de répondre. Thygesen fait son entrée. Il porte une cafetière et trois petites tasses en acier chromé.

– Nous allons demander un mandat de perquisition, dit Vaage.

– J'ai bien l'impression que vous avez déjà commencé, constate Thygesen en désignant la fenêtre du menton.

Stribolt regarde. En bas, à l'extrémité sud-est du jardin enneigé, là où buissons et fourrés se sont mués en trols de givre, il aperçoit les techniciens de la police scientifique. Ils ont enfilé des combinaisons blanches par-dessus leurs vêtements chauds et s'affairent tout autour du sapin sous lequel la femme a été découverte. Plus loin, trois membres de la brigade criminelle sont accroupis de l'autre côté du grillage qui sépare le terrain de Thygesen de la Skovveien. Ils sont sans doute en train de relever les traces de pneus dans la neige. Non loin, derrière les rubans plastifiés que l'on a déroulés pour interdire l'accès au site, sont garés trois véhicules de police. L'un d'eux fait tourner son gyrophare bleu. Derrière encore, se trouve une Saab rouge où Stribolt croit reconnaître une voiture du journal *Aftenposten*. Un petit groupe de curieux, principalement des élèves, semble-t-il, s'est formé près des voitures.

– Moi, c'est à une perquisition de la maison que je pensais, dit Vaage.

Thygesen dépose le plateau sur la table du salon et remplit les trois tasses. Après quoi il s'assied sur son fauteuil antistress, manifestement réservé au maître des

lieux, installe son pied droit sur un tabouret, puis élève son propre corps à la bonne hauteur.

Stribolt croit remarquer que ses mains tremblent légèrement. Des mains fines, étonnamment brunes en ce milieu d'hiver, avec quelques taches de vieillesse très visibles.

– La maison, dit Thygesen, vous croyez que c'est indispensable ?

– Nous avons reçu l'ordre de fouiller la maison, dit Vaage.

– Ah bon. J'aurais bien quelques objections d'ordre juridique. Mais je ne vais pas me mettre à ergoter. Par parenthèse, c'est amusant que vous veniez tous les deux du nord de la Norvège, ajoute Thygesen. Sur ce, il craque une allumette pour allumer sa pipe, puis retire une miette imaginaire de sa barbe qui a la même couleur et la même netteté que les tasses d'expresso.

Vaage et Stribolt se regardent. À l'en croire, ce dernier a si bien réussi à effacer toute trace de son dialecte du Finnmark qu'il faudrait être professeur de linguistique pour se rendre compte qu'il est originaire de Hammerfest. Encore que ledit professeur se laisserait facilement abuser par les terminaisons en « a » qu'il a assimilées à Oslo. Pour ce qui est de Vaage, il est plus facile pour un profane de deviner qu'elle vient de la région du Helgeland.

– Tu n'auras qu'à finir par le salon, dit Stribolt à Vaage. Comme ça, je vais pouvoir l'interroger en toute tranquillité.

– Pas mal, ce meuble, dit Vaage qui fait glisser son index le long de la table polie, laquelle est faite d'une grande plaque rutilante de marbre noir épaisse de trois doigts. Elle a dû coûter une *fortune* ?

– La plaque, c’est moi qui l’ai faite, répond Thygesen. Au temps où j’étais marbrier.

Ayant sans doute oublié qu’elle ne voulait pas de café, Vaage saisit une tasse, la vide en deux ou trois gorgées expéditives, puis se rend dans la véranda et se met à parler dans son mobile.

– Où en étions-nous ? demande Stribolt.

– Vous veniez de me demander comment j’avais réagi en la trouvant.

– Revenons un peu en arrière. J’ai besoin d’en savoir un peu plus sur votre compte.

Stribolt étudie ses notes.

– Nous sommes bien d’accord : vous avez soixante-trois ans et bénéficiez de prestations d’invalidité. Vous confirmez ?

– J’en aurai bientôt soixante-quatre et il me paraît plus correct de dire que je touche une pension d’invalidité, rectifie Thygesen. Ce disant, il fait une grimace dont Stribolt ne sait pas si elle veut dire que l’homme est vexé ou s’il s’efforce seulement d’en avoir l’air.

– Vous avez un niveau de vie qui ne correspond pas à l’idée que je me fais d’un invalide.

Thygesen se penche en avant, tapote sa pipe pour la vider, puis exhibe ses paumes.

– La maison et les meubles, je les ai hérités. Je n’ai pas de dettes. Et puis, je touche les revenus d’un petit loyer et je gagne un peu d’argent en vendant et achetant des timbres sur Internet.

– Comme ceux qu’on voit sur l’écran ? demande Stribolt en montrant l’écran du Mac.

– Oui, ce sont des timbres africains de l’époque coloniale. La Rhodésie, le Nyassaland, le Tanganyika.

Thygesen prend un album de timbres et l’ouvre à

une page marquée par un ruban de soie aux couleurs nationales.

– Un substitut à la décoration que je n’aurai jamais, commente Thygesen en exhibant le ruban. Vous voyez, c’est la même page que sur l’écran. Je photographie les pages de l’album avec une caméra électronique et je les présente directement sur le Net. Si j’arrive à la vendre, cette collection me rapportera deux cents dollars.

Stribolt jette un coup d’œil sur les timbres dont les motifs sont soit le couple royal britannique soit des éléphants. Sur l’un d’eux trône cependant le Kilimandjaro.

– Bon, pour la philatélie, ça ira, dit-il. Mais vous faites aussi commerce de pin’s et de monnaies ?

– Ça m’arrive.

– Et puis, je crois que vous avez aussi une activité d’avocat. Bien que vous ne soyez pas inscrit au barreau !

– Il n’y a pas de doute, vous êtes bien informé, dit Thygesen. Mais, après tout, je ne vois pas pourquoi je m’abstiendrais d’aider les veuves et les orphelins qui m’en font bien gentiment la demande. Comme elle n’a plus besoin de moi, la grande société m’a laissé tomber comme une vieille chaussette. Mais, la micro-société où je vis ne manque pas de gens respectables qui, sous l’empire de la nécessité, recourent au procédurier décrépît que je suis.

– Vous prenez des honoraires ?

Thygesen hausse les épaules.

– Et vous les déclarez au fisc ? demande Stribolt.

– Je croyais que vous apparteniez à la brigade criminelle, et non à la financière.

Stribolt constate qu’il se laisse gagner par l’irrita-

tion que suscite Thygesen chez Vaage. C'est le risque qu'il y a à travailler en binôme lorsque les rôles sont tels que l'un va droit au but, tandis que l'autre, plus réservé, avance pas à pas. Cependant, il peut arriver que, la répartition fonctionnant mal, l'un glisse dans le rôle de l'autre. Et dans la tête de Stribolt résonnent encore les paroles que les anciens de la Crim ont prononcées en apprenant qu'on avait trouvé un cadavre de femme chez Thygesen : « Vas-y et débarrasse-nous de ce salaud ! Une bonne fois pour toutes ! Ce n'est pas parce qu'il a été flic qu'il faut se gêner. Maintenant, ce n'est plus qu'un meurtrier et rien d'autre. »

Et ce Thygesen, il le voit maintenant trôner devant lui, dans un château des beaux quartiers où il joue au mafieux en multipliant les petites combines.

– Et donc, vous travaillez au noir, constate Stribolt.

– Plus noir que la nuit, dit Thygesen en éclatant d'un rire qui s'ouvre sur une rangée de dents tachées de noir. Mais la manière dont je gagne ma vie n'a pas grand-chose à voir avec une enquête criminelle. En tout cas, tant que j'ai le statut de témoin, et non de suspect. J'ai passé des années sans un rond à m'abrutir dans l'alcool. Mais ensuite, je m'en suis sorti à la force du poignet. Alors vous n'allez quand même pas croire que c'est en me livrant à des activités criminelles que je suis revenu à la vie !

Stribolt se cramponne au plateau de marbre. Le Thygesen, il a une folle envie de lui faire la peau, de suriner cette maigre carcasse qui, encore plus efflanquée que dans les archives de la Crim, est secouée d'un rire incongru. Qui a pu faire croire à Thygesen qu'il n'était que témoin ? Un témoin, c'est un suspect en puissance, tout le monde le sait.

– Vous nous avez dit que vous étiez descendu pour

couper des branches de sapin, dit Stribolt. Ce qui veut sans doute dire que vous aviez emporté un couteau ?

– Bien sûr, dit Thygesen.

Il a cessé de rire et ses yeux se sont rétrécis.

– Mais, bon Dieu de merde, vous n’imaginez quand même pas que c’est moi qui l’ai poignardée ! Ainsi, qui qu’elle puisse être, j’aurais tué la petite dame et l’aurais cachée sous un sapin de mon propre jardin ? Vous n’allez pas me faire croire que vous travaillez sur une hypothèse aussi loufoque.

– Nous n’en écartons aucune, dit Stribolt, qui s’en veut de n’avoir pas gardé ce cliché pour lui. Et ces branches, qu’est-ce que vous comptiez en faire ?

– Je l’ai déjà dit.

– Eh bien, répétez !

Thygesen se ressert en café, puis sort de la poche de sa veste une petite boîte en argent. Du tabac à priser. En dosettes.

Et il répète. Il avait constaté que, malgré le froid, les bouquets d’épis accrochés à Noël aux poteaux de la véranda n’avaient pas attiré le moindre oiseau.

– Alors, je me suis dit que j’avais oublié de glisser des branches de sapin au milieu des bouquets. Les mésanges, il fallait bien leur offrir une piste d’atterrissage. Et donc je suis descendu pour en couper quelques-unes. Mais quand j’ai écarté celles du bas, il y avait quelqu’un en dessous.

Stribolt prend des notes.

– Bien sûr, un homme qui bricole ses bouquets d’épis au mois de février est forcément suspect, remarque Thygesen.

– Vos sarcasmes, vous pouvez vous les garder, rétorque Stribolt.

– Je regrette, mais vous croyez peut-être que je suis

en bois ? Je peux vous dire que tout cela, ça m'a sacrément secoué.

– Vous êtes sorti à six heures un quart. Ce n'est pas un peu tôt ?

– Je suis un lève-tôt. Et de toute façon, j'ai veillé toute la nuit.

– Vous aviez une raison spéciale ?

– Ça n'a rien à voir avec l'affaire. Mais s'il le faut, j'y reviendrai. J'ai une de mes proches qui a eu des problèmes. C'est peut-être l'uranium qui est en cause. C'est une longue histoire.

Stribolt savoure son expresso. Il fleure la mafia et donc l'Italie, c'est dire qu'il n'y a pas mieux ! Il demande s'il peut allumer une cigarette et, comme cela va de soi de la part d'un fumeur, il s'entend répondre qu'il n'y a pas de problème. Il remarque que la pression inhérente à tout interrogatoire s'allège.

– Nous avons un trou dans votre emploi du temps, fait Stribolt. Vous l'avez trouvée vers six heures vingt et n'avez prévenu la police qu'à neuf heures quarante-deux.

– Il fallait que je me donne le temps de réfléchir. D'encaisser le choc. Je savais bien qu'on s'intéresserait à moi. Vu mes antécédents, mon casier judiciaire.

– Vous venez de dire que c'était loufoque de vous soupçonner.

– OK. On oublie. Je me suis dit que le moment où je préviendrais la police était sans importance. De toute façon, ça faisait déjà un bout de temps qu'elle était là. Elle était comme congelée. Et puis il y avait les traces... Ça m'a pas mal retourné.

– Quelles traces ? s'enquiert Stribolt, qui sait pourtant à quoi s'en tenir.

C'étaient les traces de petits animaux qui entouraient

le corps et l'avaient obligé à marquer un temps d'arrêt avant d'aller y voir de plus près.

– Vous avez bien dû les voir en allant reconnaître les lieux. Sans doute des traces de souris dans la mince couche de neige en dessous du sapin. Ou peut-être bien un vison sauvage. En tout cas, j'étais plutôt heureux de la voir allongée sur le ventre. Quand je me suis ressaisi et que j'ai eu le courage de la retourner, je m'attendais à ce que les animaux ne se soient pas contentés des doigts, à la retrouver sans visage. Plus d'yeux. Grâce au ciel, tout était intact. J'ai compris que le sang dont son corsage était taché était bien le sien. Car ses vêtements étaient déchirés en plusieurs endroits. Seulement, après avoir vu tout ça, il a fallu que j'aie fait un tour dans la salle de bains, si vous comprenez ce que je veux dire.

Stribolt croit comprendre à la fois le choc et la nausée. Thygesen avait beau ne pas être né de la dernière pluie, ç'avait dû être une rude épreuve de découvrir un cadavre de femme dans son propre jardin. Mais si tant est qu'il l'ait réellement découverte, si tant est qu'il ne soit pas en train de lui faire le grand jeu.

– Et donc, votre première réaction en la trouvant, avant de toucher la morte ? demande Stribolt.

Thygesen prend une dosette de tabac à priser – en la voyant, Stribolt pense immanquablement à un sachet de thé usagé – et la met dans le couvercle de la petite boîte. Stribolt écrase sa Marlboro ultra-light dans le cendrier.

– Je me suis dit que c'était une toxico qui avait basculé de l'autre côté de la clôture, dit Thygesen d'un ton hésitant. Quelqu'un qui cuvait sa drogue. Elle avait enfilé une doudoune. J'ai cru qu'elle s'était mise à

l'abri du sapin pour dormir. Je ne me suis pas tout de suite rendu compte à quel point il faisait froid.

Stribolt n'arrête pas de griffonner sur son bloc.

– Et ensuite ?

– L'expérience vous a sûrement appris que, lorsqu'on se retrouve nez à nez avec un mort, il faut toujours quelques secondes avant de prendre la mesure de ce qu'on voit. Et puis, ensuite, j'ai pensé qu'elle venait de loin. Qu'elle était une de ces... voyons, qu'est-ce que disent nos andouilles de politiciens ?... que c'était une personne d'une culture étrangère, d'une culture lointaine.

– Qu'est-ce qui vous permet de le penser ?

– Comme un sentiment de déjà-vu. Avant, plus bas dans la rue, il y avait un foyer pour réfugiés. Autant dire que les richards du coin n'appréciaient pas vraiment. Un soir, j'ai trouvé dans mon jardin un type en sang. Il n'était pas allongé par terre, mais assis sur un banc. Un Kurde. Venu d'Irak, pour autant que je me rappelle. Il s'était bagarré dans le foyer et avait été blessé à la nuque avec un tournevis. Il ne voulait pas que ça se sache, il refusait d'aller chez le docteur. Il m'a fallu une demi-bouteille de whisky pour qu'il se dégèle et accepte de se laisser bander. Il avait avec la femme quelque chose de commun. Des cheveux couleur aile de corbeau et des sourcils très marqués.

Stribolt allume une nouvelle cigarette et s'accorde une petite pause.

– Vous avez encore quelque chose à me dire sur la manière dont vous avez réagi au moment où vous avez trouvé le corps ? finit-il par dire.

– Oh, quelque chose de tout à fait absurde, répond Thygesen. Je me suis dit que c'était un agent immobilier qui l'avait larguée ici.

– Un agent immobilier ?

Ils sont interrompus par le mobile de Stribolt, par l'idiote ritournelle qu'il n'a pas réussi à déprogrammer. Il dégrafe l'appareil de la ceinture, appuie sur la touche noire et écoute.

– C'est un entretien confidentiel, fait-il à l'adresse de Thygesen.

– Vous voulez que je m'éloigne ?

– Non, je vais aller dans l'entrée.

Une entrée exactement aussi désordonnée, froide et pouilleuse que Stribolt se l'était imaginée. Il trébuche sur une lirette à bout de souffle, shoote dans un bâton de ski en bambou qu'accepterait volontiers le musée du ski, puis s'assied sur la première marche de l'escalier qui conduit à l'étage. Un technicien de la Crim, revêtu de la combinaison de service et de gants de caoutchouc bleu, passe furtivement devant lui.

Stribolt a reçu un appel téléphonique du journal *Aftenposten*. C'est une reporter de sa connaissance à qui il lui est arrivé de donner des tuyaux. Il est plutôt enclin à lui faire confiance et est même allé jusqu'à prendre un pot avec elle.

– Oui, confirme-t-il, c'est vrai que nous sommes chez Vilhelm Thygesen, l'ancien avocat. Nous procédons à un examen des lieux, suite à ce qui semble bien être un meurtre. Nous avons effectivement découvert un mort dans son jardin. D'ailleurs, vous avez pu le constater vous-même de votre voiture. Je précise néanmoins que Thygesen n'est pas dans le collimateur. Il est interrogé en qualité de témoin.

Stribolt s'aperçoit que son mégot n'est pas encore éteint. Il l'écrase dans une écuelle en fer-blanc où subsistent des restes de ce qui ressemble fort à de la pâtée

pour chat. Thygesen, le diable incarné, se serait-il commis avec un chat ?

– Qu'est-ce que vous voulez dire par « meurtrier un jour, meurtrier toujours » ? demande Stribolt. Soyez gentille de m'épargner ce genre de stupidité. Et si j'ai un conseil à vous donner, n'en faites pas trop. Pas de Thygesen à la une. Vous n'avez sans doute pas oublié cette fabuleuse affiche qui incitait à la prudence ? Alors inspirez-vous-en jusqu'à nouvel ordre. Et si vraiment il s'avérait que Thygesen était le coupable, comptez sur moi pour vous servir sa tête sur un plateau d'argent.

Stribolt sent un mouvement le long de sa jambe de pantalon. Ses cheveux se hérissent. C'est un chat. Un petit chat tigré, aussi maigre que son propriétaire, mais un peu moins gris de pelage. Stribolt a toujours pensé qu'il devait être allergique aux chats. Et même s'il ne l'est pas, il réagit mentalement. Il ne démord pas de l'idée que, gros lions ou petits minous, tous les félins sans exception sont bons à être enfermés dans des zoos. Il écarte le chat d'un coup de pied, en fait, aurait noté n'importe quel observateur, une simple poussée analogue au coup d'envoi d'un match de foot.

– D'où est-ce que vous tenez que la victime est une femme ? demande-t-il à la reporter. Bon, d'accord. Alors disons que c'est une femme.

À présent, le chat tigré mange le mégot. C'est la courante assurée.

– Non, nous ne l'avons pas identifiée, dit Stribolt. Ou bien, disons plutôt que je ne sais pas si on l'a identifiée. Elle ne correspond à aucune des personnes portées disparues. Mais je précise que nous avons seulement survolé la liste avant de partir. Pour l'identification, il faudrait que vous demandiez à Vaage. Allô, vous êtes toujours là ? Il y a de la friture sur la ligne. Je

suis en train de procéder aux interrogatoires. Oui, j'ai bien entendu, vous communiquez mal avec Vaage. Mais chez nous, à la Crim, personne n'a choisi ce boulot pour faire des risettes à l'honorable corporation des journalistes.

Finalement, le chat renonce au mégot. Plutôt futé, l'animal !

– Allô, oui. Non, comme je vous l'ai dit, nous ne savons pas qui elle est, dit Stribolt, qui appuie ensuite sur la touche arrêt et pousse un soupir de soulagement en tâchant d'oublier que, pour se débarrasser de la journaliste, il a prêché le contraire de ce qu'il pensait. À présent, il s'efforce de revenir à la sanglante réalité.

La morte, on ne lui avait pas tranché la gorge. Il avait seulement observé quelques égratignures sur le cou. C'étaient la poitrine et le ventre qui avaient morflé : littéralement lardés par un fou.

Le technicien – il s'appelle Larsson – descend du premier étage.

– Est-ce que tu sais si Thygesen a un locataire ? demande Larsson. J'ai bien l'impression qu'il y a un appartement séparé à l'étage. La porte est verrouillée.

– Demande la clef à Thygesen. Il a parlé des revenus d'un loyer. Il loue sans doute une pièce.

En arrivant, Stribolt avait remarqué qu'il y avait deux sonnettes à la porte d'entrée. Il sort et se prend le froid en pleine poire. Sous l'un des boutons, un truc vieillot en bronze, il y a une plaque en laiton où l'on peut lire « Famille Thygesen ».

Elle a plutôt rétréci, sa famille, se dit Stribolt. Derrière la façade que Thygesen a mise en place, il ne reste plus qu'un pauvre bougre. Il vit en solitaire. Comme la plupart des habitants de la capitale. Et si le grenier de

la villa centenaire n'est pas hanté, sans doute d'innombrables démons hantent-ils le cerveau de son occupant.

En dessous d'un bouton moderne de couleur blanche est fixée une bande plastifiée où est inscrit le nom « V. C. Alam ». Selon toute vraisemblance, le locataire de Thygesen est d'une famille d'immigrés. Un Pakistanais ?

Devant l'entrée principale est garée une dépanneuse de la Crim, un véritable veau pour la plupart des gens, mais que Stribolt adore conduire. À côté, devant un garage moussu, construit en rondins comme la maison, se trouve une Fiesta recouverte de neige, rongée par la rouille et dépourvue de plaques d'immatriculation. C'est une naine comparée au vieux 4 × 4 Nissan doté d'un plateau et de tous les équipements nécessaires.

Le garage a une annexe qui est sans doute une resserre à bois. Plusieurs stères de bouleau sont sagement disposés le long du mur. Il y a aussi un billot avec une hache plantée au milieu. Des bûches récemment fendues sont éparpillées un peu partout. Tout près du garage se dresse une serre flambant neuve éclairée de l'intérieur. Derrière les vitres embuées, Stribolt distingue des plantes qui font penser à de la marijuana. Mais sans doute s'agit-il plutôt de plants de tomates.

Un coup de vent fait tomber la neige des grands pins qui se dressent près du portail en fer forgé donnant sur la Skovveien. Stribolt se recroqueville sur lui-même et rentre. Aux patères du couloir ont été accrochés quantité d'outils et de vêtements d'extérieur. Sur un tabouret est posée une tronçonneuse dont l'huile s'est écoulee sur le sol jusqu'à former une petite mare. Il en conclut que, tantôt bûcheron, tantôt jardinier, Thygesen passe une grande partie de son temps dehors, à

moins qu'il ne reste à l'intérieur pour jouer les avocats marrons ou écouler sa camelote sur Internet.

À moins encore qu'il ne se livre à des activités criminelles d'une nature telle que même le plus endurci des enquêteurs préfère ne pas y penser.

À la ceinture d'une salopette de bure est accroché un couteau dont la gaine de cuir est ornée d'une applique en argent.

Le manche semble avoir été fait en bois de renne. On y distingue des taches brunâtres.

Larsson arrive et lui montre une clef.

– Thygesen m'a dit que le locataire était une dame, dit Larsson. Elle travaillerait à l'étranger.

– Examine donc le couteau, spécialement le manche en bois de renne. Des taches de sang ? dit Stribolt.

– Effectivement, on dirait du sang séché. Mais, le manche, je pense qu'il est plutôt en ivoire.

– Moi qui viens du Finnmark, je sais très bien à quoi ressemblent des bois de renne. D'ailleurs, l'ivoire est interdit.

– Pas le vieil ivoire, reprend Larsson qui détache précautionneusement l'étui de la ceinture, puis glisse le couteau dans un sac plastique.

– Va voir là-haut si tu ne trouves pas une photo de la locataire. Une photo d'identité. N'importe quoi.

– Tu crois que c'est elle ? Il aurait assassiné sa propre locataire ?

– Je ne crois rien du tout.

À l'intérieur, il trouve Thygesen penché au-dessus de la cheminée en stéatite. Il se réchauffe les mains. Stribolt toussote. Thygesen se redresse.

– Rasseyons-nous, dit Stribolt. Et maintenant, parlez-moi donc de votre locataire.

Thygesen se rassoit et promène un regard vide dans la pièce où la lumière a commencé à faiblir.

– Pourquoi donc ? demande-t-il. Vera est partie pour les Balkans juste après Noël. Elle en sait encore moins que moi sur ce qui a pu se passer.

– Vera Alam ? demande Stribolt qui note.

– Vera Christophersen Alam. Mère norvégienne. Le père était originaire du Bangladesh. Pour moi, elle est comme une belle-fille, dit Thygesen qui garde ensuite le silence.

– Vraiment ?

Thygesen fouille vainement dans la poche de sa veste et finit par retrouver sa pipe sur la table de marbre, là où il l'avait déposée. Mais il ne la bourre pas. Restant assis, il caresse le fourneau du bout des doigts.

– Plus on vieillit, plus on allonge la sauce, finit par lâcher Thygesen. Mais cette histoire, je vais vous en servir la version courte. La mère de Vera a été ma compagne. Elle a été tuée, et puis la petite Vera s'en est allée découvrir le monde. Elle s'est mise à travailler pour des organisations humanitaires. Encore du café ?

Sans attendre la réponse, Thygesen va chercher une bouilloire en cuivre qu'il avait mise près de la cheminée.

À cette époque aussi, il avait été soupçonné, se dit Stribolt. Pour le meurtre d'une journaliste. C'était dans les années quatre-vingt. L'affaire avait-elle été véritablement élucidée ? Le meurtrier supposé s'était tiré une balle dans la tête.

– C'est du café filtre, dit Thygesen. J'ai compris que vous aimiez l'expresso, mais malheureusement je n'ai plus de Lavazza.

Il déniche des tasses plus grandes ainsi qu'un petit pot de lait.

S'il pense m'amadouer en me servant du café au lait, il se fait des illusions, pense Stribolt.

– Vera est revenue à la maison il y a cinq ou six ans, dit Thygesen. Elle voulait s'inscrire à l'université pour suivre des cours de serbo-croate et avait exprimé le désir d'habiter ici. Pour ma part, je ne demandais pas mieux, d'autant que ce n'est pas la place qui manque. En fait, elle est revenue très peu souvent, mais a conservé ses deux pièces comme point d'attache. Nous étions convenus qu'elle paierait un loyer bien inférieur aux conditions du marché.

– Et où est-elle à présent ?

– En Bosnie où elle travaille pour une ONG norvégienne. Elle est revenue ici à Noël, mais est repartie trois jours plus tard. Elle avait un copain. À présent, il n'y a plus rien pour la retenir en Norvège, et ce n'est pas un vieux croûton comme moi qui pourrait la faire changer d'avis.

– Quel âge a Vera Alam ? demande Stribolt.

– Un peu plus jeune que vous. Trente-trois.

Thygesen s'est mis à tripoter sa boîte à dosettes. Stribolt savoure son café qui le fait irrésistiblement penser à la Prairie de sa jeunesse, dans la ville la plus septentrionale du monde.

– À part les questions de loyer, est-ce que vous aviez d'autres relations ?

Thygesen ricane.

– De ce côté-là, mes ardeurs se sont un peu émoussées. De toute façon, même si j'avais essayé, je n'aurais pas eu la moindre chance.

– Et pourquoi ?

– Tout simplement parce que c'est une femme

dans le vent et que, comme copains, elle n'a que des copines.

Tous deux tressautent en entendant la sirène de la police qui, d'un coup, s'est mise à hurler. Avant de se taire tout aussi brusquement. Stribolt s'est assis de façon à voir la véranda. Bien qu'il n'y ait toujours pas de branches de sapin, les oiseaux ont cessé de bouder les bouquets d'épis.

Vaage et Larsson entrent dans la pièce. Larsson dissimule quelque chose dans son dos et Stribolt devine qu'il s'agit du couteau au manche en bois de cerf.

Vaage, qui est spécialement renfrognée, à moins qu'elle ne s'en donne l'air, pose une photographie sur la table.

– C'est votre locataire ? s'enquiert-elle.

– Bon Dieu de merde, vous n'êtes pas gênée, soupire Thygesen. Est-ce qu'il était absolument indispensable de fouiller dans ses affaires ?

Stribolt regarde la photo. Elle montre une femme brune appuyée contre une Jeep. Les lunettes de soleil relevées sur le front, elle cligne les yeux en direction de l'astre qui brille de mille feux.

Il regarde Vaage. Et Vaage pince les lèvres. D'évidence, ils pensent la même chose : entre Vera Alam et la femme assassinée, la ressemblance est frappante.

Presque par réflexe, Thygesen prend une cigarette dans le paquet de Stribolt et l'allume avec des mains devenues toutes tremblantes.

Avoue, pense Stribolt. Avoue donc sans tarder. Le cadavre, nous l'avons, le couteau, nous l'avons, et le motif, la jalousie, nous l'avons également.

– Je lis dans vos pensées, dit Thygesen, les lèvres frémissantes. Du moins si c'est quelque chose d'aussi délicat que des pensées. Des chimères, devrais-je dire !

Je sais que vous, les gens de la Crim, vous avez le taux d'élucidation des homicides le plus élevé du monde. L'élite de la flicaille ! Mais si vous croyez sincèrement que j'ai tué Vera, alors là, vous touchez le fond de la débilité ! Sherlock Holmes doit se retourner dans sa tombe.

– On se calme, dit Vaage.

– Se calmer ? feule Thygesen. Son maigre visage s'embrase. Je n'ai jamais eu d'enfant. Et celle que je considérais comme ma fille ne gît pas sous un sapin en Norvège. Vera est allongée sur un lit d'hôpital à Sarajevo. Et s'il y a quelqu'un qui l'a tuée, ce n'est pas Mister Thygesen, mais ces enculés de l'OTAN.

– L'OTAN, mais comment ça ? s'enquiert Stribolt.

– On l'a opérée d'une tumeur à l'œsophage. Elle m'a elle-même envoyé un mail pour me faire savoir que la tumeur n'était pas maligne. Au téléphone, ses collègues m'ont dit qu'ils n'en étaient pas si sûrs. Elle pense qu'elle a pu être empoisonnée par de l'uranium appauvri. Lors des opérations de déminage, elle s'est rendue tour à tour dans chacun des villages bombardés de Bosnie. Là, elle a bu de l'eau et mangé des légumes. Depuis, elle travaille au Kosovo et, ces derniers temps, elle s'active plus spécialement dans les quartiers serbes de Sarajevo où les gens pensent qu'ils ont été empoisonnés par l'uranium. Vous voyez, tout ça se tient.

– Vos considérations politiques, vous pouvez vous les garder, grince Vaage. Comment savoir si Alam est bien à Sarajevo ?

– Rien de plus simple, répond Thygesen. Téléphonnez à l'ONG.

Agitant sa main devant son visage, Vaage s'évente.

– Toute cette fumée me rend folle ! s'exclame-t-elle.

Sur ce, elle se dirige vers la porte de la véranda qu'au grand dam des moineaux et mésanges elle ouvre d'un violent coup de pied, avant de sortir et de se mettre à aboyer dans son mobile.

– Eh bien, nous allons vérifier s'il est vrai que Vera Alam est effectivement hors du coup, fait Stribolt. Mais dites-moi, Thygesen, vous avez bien parlé d'agents immobiliers ?

– Oui, un ramassis d'ordures. L'idée m'a effleuré que c'était peut-être un agent immobilier qui avait placé un cadavre dans mon jardin. Des vautours qui me sont tombés sur le râble pour que je leur vende le terrain et leur permette de gagner des millions en construisant des cabanes à lapins. Si ça se trouve, ces connards, ces pervers ont pensé qu'en me faisant emprisonner pour meurtre ils auraient la voie libre.

Stribolt se retient de sourire.

– Vous n'avez pas de meilleure théorie à nous proposer, à nous les nullards de la Crim ?

– Tout ce que je peux vous dire, répond Thygesen, c'est que la morte, c'est par hasard qu'elle s'est retrouvée chez moi. À mon avis, elle a été tuée ailleurs, transportée ici par une nuit sans lune, puis balancée de l'autre côté de la clôture où les branches basses du sapin l'ont dissimulée aux regards. Celui ou ceux qui en sont à l'origine ont eu besoin de temps pour disparaître. Mais maintenant, ils ne craignent absolument pas qu'on remonte jusqu'à eux une fois le cadavre découvert.

Stribolt prend note de ces propos. Il s'aperçoit qu'il a quelque peu relâché la pression.

C'est pourtant loin d'être le cas de Vaage qui doit reconnaître à regret que l'ONG a confirmé la déclaration de Thygesen. En rentrant, elle n'a pas refermé la

porte derrière elle, c'est une enragée de l'air pur. Elle fait un signe à Larsson qui, sortant silencieusement des coulisses, pose sur la table le sac de plastique contenant le couteau.

Thygesen ne réagit pas spécialement à la vue du couteau.

– Et voilà un couteau taché de sang, proclame-t-elle.

– Du sang de bœuf, explique Thygesen. J'ai été l'heureux destinataire d'un quartier de viande de bœuf. C'est un cadeau de mon ami, Bernhard Levin, un de mes anciens collègues du barreau. Il a la hantise de la vache folle. J'ai découpé la viande avec le plus tranchant de mes couteaux de chasse et mis les différents morceaux dans mon congélateur.

– Et les autres couteaux ? demande Vaage.

– Ils sont disséminés un peu partout. Vous n'aurez aucun mal à les trouver, répond Thygesen en regardant sa montre, une Oméga à remontoir. Si vous voulez bien m'excuser... Je dois assister à un enterrement. Vu la manière dont je suis habillé, vous avez bien dû vous en rendre compte. Quand on a mon âge, les tenues d'enterrement se passent d'antimite. Le show commence à trois heures et demie. Dans l'horrible église d'Ullern, en haut de la colline. Un de mes meilleurs camarades du lycée. Pour fêter le bac, nous avons acheté une vieille guimbarde ensemble, une Packard... Le mieux, c'est que quelqu'un de chez vous reste ici jusqu'à ce que je revienne. Comme ça, nous n'aurons pas de problème de clef.

Stribolt suit Thygesen lorsqu'il sort. Perdu au milieu de tous les vêtements de travail qui se trouvent dans le couloir, Thygesen opte pour un manteau beige en poil de chameau. Stribolt en a rarement vu de cette qualité.

– À qui est la petite Ford sans plaques ? demande Stribolt.

– L'épave appartient à Vera. Ça fait pas mal d'années que je n'ai plus de permis.

– Je reste ici jusqu'à ce que vous reveniez. Nous reprendrons ensuite l'interrogatoire.

– On fait comme ça, répond Thygesen qui se dirige vers la porte.

Il a oublié de mettre des caoutchoucs.

Il va se geler les orteils, pense Stribolt.

– J'ai demandé qu'on le file, annonce Vaage.

Stribolt ne répond pas. Mais ce qu'il se dit, c'est qu'il pourrait bien s'écouler encore un hiver et un printemps avant qu'ils trouvent une solution, à moins qu'ils ne soient confrontés à l'insoluble. Néanmoins, il préfère n'en rien dire à Vaage, car ce n'est pas ce qu'elle a envie d'entendre.